

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f.
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Étranger
Un an 6 f.
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Les Larbins de l'Europe C'EST LES RÉPUBLICAINS DE FRANCE!

L'INQUISITION AUX COLONIES D'ESPAGNE



Larbins de l'Europe!

Nos gouvernants qui, jusqu'à ces derniers temps, avaient la réputation d'être encore plus pantouflards que crapules, — ce qui n'est foutre pas peu dire! — viennent de se dévoiler encore plus plats et plus vils que pantouflards.

C'est un record comme un autre, nom de dieu!

Pour être complets, pour avoir dégouliné au fin fond de l'avilissement, — comme les ordures dégoulinent aux chiottes, — il ne leur manquait plus qu'à se poser en domestiques des féroces inquisiteurs d'Espagne.

C'est fait!

Et dire que ces jean-foutre se prétendent les héritiers des Conventionnels qui, en 1793, coupèrent la tête à Louis Capet et à l'Autrichienne.

Quelle dégringolade!

C'est l'avilissement le plus faramineux qui se puisse imaginer.

N'allez pas parler de dignité, ou autre faribole d'honneur à ces rufians; ils ne vous comprendraient pas, croiraient que vous parlez de chèques, et s'informeront à quelle banque ça s'encaisse!

Ce n'est plus des hommes, c'est des mirmidons châtrés, plus plats que des punaises écrasées. Aucune ignominie ne les écoëure. Y avait un rôle, tout ce qu'il y a de plus malpropre à jouer. Il n'ont pas raté le coche! Ils se sont constitués les larbins et les gardes-chiourme de l'Europe.

On serine souvent que tous les goûts sont dans la nature. C'est probablement pour ça que nos républicains aiment tant à patauger dans la vomissure et les excréments.

Pour les faire se dégrouiller, un roi quelconque — ne serait-il que roi d'Araucanie, — n'a qu'à remuer le petit doigt. Illico, les voici qui se foutront à ses genoux! Il pourra user d'eux comme d'un paillason et se décroter les pieds sur leur échine; puis, si ça le botte, il leur tournera son croupion et leur ordonnera d'embrasser.

Y a pas de danger qu'ils se déroberent! s'ils élèvent la voix, ce ne sera que pour discuter sur l'odeur: Que sent le croupion royal?... Muse, vanille ou opponax?

—0—

Y a pas de gouvernement auquel ils n'aient

offert leurs services malpropres, auquel ils n'aient servi de rabatteurs abjects.

Au tsar, chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion, ils lui ont communiqué les papiers chapardés chez des russes qui s'étaient fiés à cette immonde balançoire de l'hospitalité française.

Au roi Umberto, avec qui pourtant ils font semblant de se retenir en chiens de faïence, ils ont rendu des bons bougres, réfugiés en France: au lieu de les expulser, purement et simplement, ils les ont reconduits à la frontière italienne et les ont livrés aux pandores de Crispi.

Dernièrement, avant la mascarade russe, le Puybaraud anglais, Melville, pour se faire remarquer, inventa un complot de fenians. Illico, sur un signe de lui, nos grosses légumes firent arrêter en France un Irlandais, naturalisé Américain, et livrèrent tous ses papiers à la police anglaise. S'ils ne livrèrent pas le pauvre bougre à la vieille gouine, aussi facilement que ses papiers, c'est parce qu'ils eurent le trac de recevoir un savon des États-Unis. Ce n'est que pour ça, — et non par un restant de pudeur, — qu'ils ont reculé devant cette vacherie!

Les voici maintenant devenus les alguazils du monstre Canovas: pour complaire à ce Torquemada fin-de-siècle ils fourrent à

Mazas tous les Espagnols qui leur tombent sous la coupe.

Mercredi dernier ils en rafièrent huit. Depuis lors, ils ont continué la chasse et, comme ils ont le trac que le populo s'indigne s'il apprenait leurs malpropretés, ils font ces saloperies en cachette, sans en parler à personne.

Combien ont-ils coffré d'Espagnols? Le chiffre de seize a circulé... Mais, hélas! y a des chances pour qu'il soit plutôt en dessous qu'au dessus de la vérité.

Or, qu'ont fait ces pauvres bougres?

Rien!... Leur unique crime est d'avoir eu confiance en l'hospitalité républicaine et de s'être carapatés de leur patelin pour éviter la torture.

C'est pour les punir de n'avoir pas voulu se laisser griller vifs, tenailler les chairs, arracher les ongles et écraser les parties génitales que nos infâmes opportunistes les ont bouclés à Mazas.

Et, qu'en vont-ils faire?

Les expulser?... C'est fort probable.

Il ne faut pourtant pas trop s'y fier, nom de dieu! S'ils osaient ils feraient pire et livreraient les malheureux aux inquisiteurs de Montjuich.

Je le répète à nouveau: nos chameaucrates sont capables de toutes les vilénies!

N'ont-ils pas, à Barcelone, laissé torturer des compatriotes, entre autres le pauvre Thioulouze, sans que leur jean-foutre de consul s'entremette et intervienne.

—o—

C'est donc aux bons bougres, qui voient de quoi il retourne, à faire le plus de boucan possible autour de toutes ces ignominies, afin que, à force de clameurs indignées, la gouvernaille n'ose pas aller aussi loin qu'elle le voudrait.

C'est d'autant plus indispensable que les quotidiens ont le bec cousu, — tous, sauf *l'Intransigeant*. Oui, tous, — tous! — même ceux qui s'affichent socialistes.

L'ambassade d'Espagne casque et ils taisent leur bec.

Ça va même si loin que, il y a quelques jours, le *Journal* qui a pour commanditaire Letellier, un marchand de plâtre et illustre panamitard, a eu le culot d'insérer une tartine où il est dit que, jamais, la torture n'a été appliquée aux prisonniers de Montjuich et que, loin d'avoir mis les malheureux à la question, les bourreaux sont aux petits soins pour eux.

Pourquoi pas, tout de suite, nous raconter qu'on leur fait des petits plats sucrés et qu'on les a claquemurés dans les cachots de Montjuich, non pas pour leur faire du bobo, mais uniquement pour soigner leur santé et leur éviter les courants d'air?

C'est triste, nom de dieu, bougrement triste!

Et foutre, on chercherait longtemps pour dégouter un plus caractéristique échantillon de la façon toute spéciale dont monsieur Fernand Xau comprend le métier de journaliste!

—o—

On serine souvent que la presse est l'image de l'opinion publique, quelque chose comme un miroir où le populo relègue sa trogne.

C'est beaucoup faux, — mais un peu vrai tout de même, nom de dieu!

Si nous n'étions pas aussi molasses que nous sommes, nous ne nous contenterions pas des nauséabondes tartines que la presque totalité des quotidiens nous débitent d'un bout de l'année à l'autre. On exigerait autre chose, foutre! Et, en vertu de l'axiome, proclamé exact par les naturalistes: *La nécessité crée l'organe!* le besoin de lire quelque chose de nerveux et de réconfortant, ferait éclore des journaux ayant bec et ongles et en usant, — non en corbeaux dépioteurs de charognes, — mais pour griffer au visage, afin de les marquer kif-kif d'un fer rouge, tous les bandits de la haute.

Parfaitement! La faute de l'avachissement actuel est à nous, — tout aussi bien qu'aux chieurs d'encre et aux dirigeants.

Prenons-en chacun notre part!

Il fut un temps où même des quotidiens, — qui survivent encore, — avaient du nerf et de la patte. Il y a environ une quinzaine d'années, au moment où fut arrêté le russe Hartmann, pour le sautement raté du train impérial, aux environs de Moscou, mince de gueuleries dans les quotidiens!

Tellement que la gouvernance n'osa pas livrer son prisonnier: elle considéra l'acte reproché à Hartmann comme une affaire politique et se borna à l'expulser.

Cré pétard, les temps sont changés! Qu'Hartmann revienne pas en France...

Mais, pourquoi les journaux, si gueulards à l'époque, n'ont-ils rien dit, ces jours passés, à propos des râfles d'Espagnols, — râfles d'autant plus abominables qu'on n'a rien à reprocher aux bons bougres incarcérés?

Parce que, quand ces quotidiens commencent à tourner casaque, à se foutre du côté du manche et à aller prendre leur mot d'ordre au ministère de l'intérieur, les lecteurs, au lieu de les plaquer — aussi facilement qu'on fiche une pourriture à la poubelle — continuent à les acheter.

Petit à petit, y a eu accoutumance des deux côtés: les journaloux, autrefois indépendants — tel Alphonse Humbert, aujourd'hui flaire-fesses du tsar, — se sont habitués à vivre attachés avec des saucisses.

Et le populo ne s'en est pas écœuré!

Y aurait bien un remède... mais il est impraticable! Il faudrait que les bons bougres soient assez costauds pour, d'une façon efficace, foutre les quotidiens malpropres à l'index.

Hélas, si un tel remède était possible, le mal n'existerait pas!

—o—

Alors, que faire?

Eh foutre, on en revient toujours au même point: c'est aux frangins qui vibrent d'indignation à se décarcasser pour créer autour d'eux un rayonnement de colère et de haine contre toute la séquelle dirigeante.

Faut de l'initiative, nom de dieu!

Que les uns fassent des réunions; que les autres se fendent d'affiches ou de manifestes;

Que, dans les ateliers, chez les bistrots, partout où on n'est pas seuls, les copains qui ont un brin de bagout narrent les horreurs d'Espagne et expliquent que notre Félixque et la horde de bouffe-galette qui peuplent l'Aquarium ont droit à une bonne part de la haine et du mépris qu'on a pour les tortureurs.

En effet, en vertu du proverbe: « Qui ne dit mot consent! » ils se sont fait les complices des inquisiteurs. Puisqu'ils ont laissé, et laissent, les bourreaux meurtrir et griller les chairs d'innocents, — coupables d'être des prolos et des anarchos — c'est que ça ne leur déplaît pas.

Et qu'ils ne s'éclipsent pas par la tangente, sous prétexte que ces horreurs se passent hors frontières.

Dans des cas pareils, quand on n'est pas de sales jean-foutre, on chie sur les Pyrénées!

Rafle de Réfugiés

Le petit Barthou, qui a maintenant un béguin pour Canovas, ne s'est pas borné à faire coffrer, mercredi dernier, huit réfugiés espagnols.

Il a continué! Le lendemain c'était au tour d'un italien, Battaglia, d'être fourré au Dépôt. Puis, la série a continué. Seulement, la police a tellement honte de ses actes, qu'elle n'ose dire les noms de ceux qu'elle embastille.

Ce n'est que grâce à un accident que nous connaissons l'arrestation de deux nouveaux espagnols, opérée mardi: Vallà et Castera ont été arrêtés rue des Petites-Ecuries, à leur domicile, et conduits au Dépôt.

Voilà qu'en route, un tramway a manifesté sa haine de la police en culbutant le sapin; et ce sacré tramway a opéré si chiquement que, seuls, les deux roussins qui accompagnaient les espagnols ont été blessés, quant à ceux-ci, ils n'ont pas eu une égratignure. Le malheur est qu'ils n'ont pas pu s'esbigner!

Quand Puybaraud a appris l'attentat du tramway il est entré dans une rage folle: il parlait de le poursuivre et d'impliquer le tramway, les canassons, le cocher, le conducteur et les voyageurs, dans un procès d'association de malfaiteurs qui serait une revanche du procès des Trente.

Lépine a eu un coton du diable à calmer Puybaraud et à lui faire comprendre qu'il allait un peu loin.

—o—

Quant aux Espagnols, au nombre d'au moins seize, les pauvres bougres sont toujours au bloc.

Si les grosses légumes les y laissent mijoter ainsi, avant de les expulser, c'est pour qu'ils emportent à l'étranger une riche dose de mépris pour les républicains français.

L'inquisition en Espagne ET AUX COLONIES

En réponse aux mensonges que l'ambassade d'Espagne a fait imprimer dans les journaux canovistes de Paris, démentant l'inquisition à Barcelone, voici des tuyaux qui viennent de Londres et de New-York et qui prouvent que l'Inquisition se pratique aussi communément dans les colonies espagnoles que dans la péninsule:

Le *Daily Mail* de Londres a publié des tuyaux, reçus de Manille:

Les exécutions sommaires auxquelles se refusait le précédent gouverneur des Philippines, tombé en disgrâce pour ce motif, se multiplient, aujourd'hui que le général Polaviega s'est fait l'exécuteur des hautes œuvres de la réaction cléricale.

Le nombre des suspects passés par les armes était de 173, le 9 janvier.

Il faut ajouter à ce chiffre sept soldats suspectés d'intelligence avec les insurgés et qui ont été fusillés le 10 janvier.

On assure que les prisonniers internés à Yap ont tous été fusillés sur un simple soupçon. Ils étaient au nombre de cent soixante-quinze.

Le *Daily Mail* ajoute qu'il est démontré aujourd'hui que tous les suspects sont soumis à la torture. Les aveux qui leur sont arrachés au milieu des épreuves atroces qu'ils subissent ont immédiatement pour effet des arrestations et des exécutions.

—o—

Et foutre, à la Havane, c'est kif-kif bourriquot!

Le *Sun* de New-York gueule contre les monstruosités qui se passent à Cuba et dénonce aux "Etats civilisés" les procédés farouches des Espagnols.

Si sous l'épithète "Etats civilisés" c'est à l'indignation des gouvernants que le *Sun* fait appel, ça prouve qu'il a une sacrée dose de naïveté!

Le *Sun* raconte que les autorités militaires cubaines ont remis en vigueur la sauvage procédure de l'Inquisition et que dans les prisons de la Havane on soumet les prisonniers à la question. Plusieurs insurgés ont succombé aux tortures qui leur ont été infligées.

Un autre journal américain, le *World*, a publié des lettres de cubains racontant toutes les monstruosités qui se passent dans l'île. Et y a pas qu'eux: plusieurs citoyens américains, relâchés sur les réclamations du consul général (et qu'on n'avait pas osé torturer) racontent aussi des tas d'horreurs. Ils ont vu des quantités de suspects qui, mis au secret, sont restés sans rien manger ni boire, pendant plusieurs jours d'affilée; quand le juge instructeur les supposait à point, il se les faisait amener et ne leur donnait à bouffer et à boire que s'ils avouaient!

—o—

Après cette incursion dans les colonies espagnoles, revenons à Barcelone:

Les copains se souviennent peut-être que Gana, un des torturés de Montjuich, ne fut pas compris dans le procès, grâce à son tempérament de fer qui lui permit de supporter les tortures sans avouer rien.

Le malheureux a pu faire passer un récit de son supplice:

Il fut d'abord enfermé dans la prison d'une caserne de Barcelone.

Quelques jours après son arrestation, le lieutenant de gendarmerie Portas le mit à la morue sèche, pendant huit jours et sans boire. De plus, on le força à marcher sans cesse, sans lui permettre de se reposer ni de dormir.

Comme il n'avouait pas, on le roua de coups de baguette.

Il fut ensuite transporté à Montjuich : on lui mit les menottes et on le passa à la bastonnade.

Comme il n'avouait toujours pas, on lui comprima les parties sexuelles avec des tenailles en fer. La douleur fut si atroce qu'il s'évanouit à différentes reprises.

Quand il revint à lui, il se trouva seul; il se rendit compte de son état et s'aperçut que le sang pissait de ses doigts de pied. Il trouva à terre un poinçon avec lequel on l'avait fourragé sous les ongles.

Les souffrances qu'il endurait étaient si terribles qu'il essaya de se suicider : il piqua le poinçon dans le sol, s'y jeta dessus et ne réussit qu'à se blesser.

Il tomba ensuite dans un tel anéantissement qu'il ne se souvient de rien... et il se retrouva dans les fossés de la forteresse où ses bourreaux l'avaient trébuché pour que l'air et le soleil lui rendissent quelques forces.

—o—

Et ce malheureux est toujours emprisonné ! Comme je l'ai déjà dit, il n'a guère chance de sortir vivant des cachots de Montjuich... Il a fait preuve de trop d'endurance : les bourreaux craignent qu'il ne clame les tortures qu'on lui a fait subir.

C'est même cette seule crainte qui les a empêchés de le fourrer dans la fournée du conseil de guerre.

Tuyaux d'Espagne

Les paperasses du monstrueux procès de Montjuich ont été expédiées à Madrid et avant que la grosse légume que ça regarde ait fourré son blair dedans, ils s'écouera un bon mois.

C'est donc quelques semaines que les huit condamnés à mort ont à vivre, — si on peut appeler vivre attendre que, d'une minute à l'autre, sonne l'heure de la fusillade !

Le verdict est tellement abominable que les plus sanguinaires eux-mêmes doutent que les huit condamnés soient exécutés.

D'autre part, le suicide de l'officier qui n'a pas voulu survivre à la honte d'avoir coopéré à une infamie aussi infernale que le conseil de guerre de Montjuich, a prouvé aux plus entêtés que, parmi les condamnés, il n'y a pas un seul coupable, — mais seulement des innocents.

—o—

Le verdict du conseil de guerre, quoique connu, n'est pas encore officiel, desorte que les quatre qu'on a dit avoir été acquittés sont toujours au bloc.

Quand donc les relâchera-t-on ? Voilà ce que nul ne sait !

Pour ce qui est des 300 autres prisonniers, qui mijotent à fond de cale, en rade de Barcelone, leur sort n'est pas encore fixé. Il en est de même de tous les malheureux que la police spéciale râfle journellement, sans raison aucune.

Trouducuterie Administrative

Y a quelquefois des tartines intéressantes dans le *Temps*, le journal de mossieu Hébrard, un fil de soie qui ratissa un million et quatre cent mille balles dans le Panama.

Ça arrive rarement, mais enfin ça arrive !

C'est arrivé l'autre jour :

Un chieur d'encre, qui fait dans ce drap de lit, a entrelardé une réclame pour les mines d'or du Transvaal du récit d'une famineuse trouducuterie administrative qui s'est passée à Lourenço-Marqués, patelin d'une colonie portugaise de l'Afrique du Sud.

Je me suis gondolé à cette lecture ! Pour lors, j'ai empoigné des ciseaux et j'ai cotupé le becquet, histoire de le servir aux bons bougres.

Ceci dit, je cède le crachoir à l'écrivassier du *Temps* :

« Lors d'une de mes dernières visites à Delagoa bay, vers deux heures de l'après-midi, dans le grand silence de la ville somnolente, par 55 degrés de chaleur, un bruit épouvantable vint m'arracher aux douceurs comateuses de la sieste : une assourdissante cacophonie de clairons, de cloches, de sonnettes et de sifflets. De toutes les portes, de tous les carrefours, se précipitent des noirs, des Indiens, des Chinois, des blancs, dans une bigar-

rure d'accoutrements indescriptibles et criant « au feu », avec de grands gestes. Un incendie venait d'éclater dans l'unique boutique de cerceaux de la ville, et l'on apercevait la fumée noire montant en grosses spirales par-dessus les toits plats.

Les bureaux des banques, de la douane se vident; tout Lourenço se précipite vers le lieu du sinistre.

La troupe arrive débouchant au hasard, par toutes les rues, les officiers trébuchant par-dessus le fourreau de leur sabre; la police accourt, et dans son zèle sème en route ses revolvers mal enfermés dans leur gaine. Les pistolets ramassés sont conservés au bout du poing, et il semble un instant que la force armée va charger la foule, confondant le feu avec quelque soudaine mutinerie. Autour de la maison qui brûle la cohue se masse et crie, piétine sur place.

Les navires de guerre portugais, dans le port, ont aussi débarqué des hommes, et les marins semblent devoir apporter un peu de sang-froid dans l'affolement et la déroute générale. — Où y a-t-il une pompe à incendie ? crie-t-on.

Cette idée lumineuse enflamme tout le monde. Chacun veut dénicher la fameuse pompe; mais personne ne connaît le réduit qui l'abrite. On court à la poste, on bouleverse la chambre municipale, on cavalcade à travers la douane, sans autres résultats toutefois qu'une récolte de quelques baquets et de quelques seaux.

Mais les marins ramènent triomphalement une petite pompe à bras qu'ils ont découverte dans les arcanes secrètes de l'arsenal. Malheureusement, les tuyaux, la clef et d'autres parties essentielles manquent. Nouvelles recherches, nouvelles courses échevelées, et finalement on arrive à réunir tout ce qu'il faut pour faire marcher la fameuse pompe libératrice... Il ne manque plus que l'eau.

Cependant le feu continuait librement son œuvre, envoyant sur cette foule agitée et inutile qui l'entourait l'acre senteur des planches funèbres qu'il consumait lentement.

Il existe à Lourenço une canalisation d'eau; mais un gardien a la clef des prises d'eau et ne peut les ouvrir que sur un ordre écrit. Le gardien, un Portugais respectueux de la consigne, piétinait au milieu de la foule bruyante entourant la boutique en feu. L'idée ne lui fut évidemment jamais venue d'offrir son concours actif et d'ouvrir la prise d'eau. Bien mieux, lorsqu'au plus fort des ordres non exécutés qui se croisaient de toutes parts on s'avisait de faire appel au trop méticuleux gardien de la clef des eaux, il s'y refusait énergiquement objectant l'absence d'un ordre écrit.

Ni supplications ni bourrades n'en firent déborder l'entêté Portugais. La scène devenait épique, bouffonne jusqu'au délire, avec un désarroi affolant que l'arrivée intempestive de quarante lanciers montés vint porter à son paroxysme.

La maison brûlait toujours, elle brûlait même depuis si longtemps que lorsqu'un ordre écrit arriva enfin pour satisfaire le gardien de la clef des eaux, et que la petite pompe put à peu près fonctionner, elle n'envoya que quelques crachats inutiles sur un incendie terminé, faute d'aliments.

Et toute cette foule, ces autorités, ces militaires qui n'avaient fait que commander et gesticuler dans le vide, s'en allèrent très fiers, comme après quelque grand exploit. »

Le birbe que je gobe là-dedans, c'est ce sacré gardien de la clef des eaux. Sans ordre écrit, il ne bouge pas !

Tout le patelin pourrait être en flammes, sa turne même pourrait crêmer, il ne sortirait pas sa clé sans qu'on lui fourre un bout de papier sous le blair.

Le coco est un échantillon réussi de la pantoufflerie où conduit l'Etatisme.

Un fonctionnaire est une machine vivante : au lieu de raisonner et d'agir par lui-même, il doit se restreindre à exécuter des ordres. Si les ordres ne viennent pas à propos, — ce qui est la règle, — tant pis !

Et foutre, y a pas besoin d'aller jusqu'à Lourenço pour relier la trombine d'un rond-de-cuir aussi reluqué. Y a qu'à regarder dans notre entourage : « les gardiens de la clef des eaux », en France comme ailleurs, on les remue à la pelle, nom de dieu !

Et ces trous du cul ne disparaîtront qu'avec l'Etat.

Imaginez que Lourenço, au lieu d'être une colonie gouvernementale, par conséquent

peuplée de fonctionnaires, de juges et de troubades, soit une colonie de bons bougres ayant débarqué là pour y vivre à leur guise.

Qu'un incendie arrivât et, grâce à l'initiative individuelle, à la jugeotte d'un chacun, les mesures utiles seraient vivement prises. Au lieu de se fier à la protection de l'Etat, — comme c'est le cas actuellement, — on ne tableait que sur soi-même, et on s'en trouverait bougrement mieux !

La pompe serait remise en un lieu connu de tous et la clé des eaux, au lieu d'être fourrée dans la poche d'un gardien serait tout bêtement accrochée à un clou.

Et, mille tonnerres, m'est avis qu'on ne perdrait pas au change !

Si nous avions le nez assez creux pour coller dans le plateau d'une balance les services que nous rend l'Etat, et dans l'autre plateau les emmerdements qu'il nous crée, ces derniers l'emporteraient tellement qu'on se déciderait vite à foutre au rancard la mécanique gouvernementale.

PAUVRE ITALIE!

Ça ne va foutre pas fort par là bas !

L'an dernier, quand Ménelik eut foutu une famineuse brûlée aux troubades italiens, on a cru un moment qu'il y aurait du grabuge.

Et pas du tout !

Ça n'a été qu'un feu de paille.

Depuis lors, y a pas eu grand chose.

A Rome le popolo semble avoir eu des velléités de rouspétance, mais ça n'a été qu'un éclair !

L'autre samedi, dans la ville papale, y a eu une manifestation de profos sans travail; une foultitude de ces pauvres gas avaient l'intention de se former en cortège et de processionner dans les beaux quartiers.

Toute la police était sur pied et, avec l'aide de la troupe, la manifestation a été empêchée.

Y a eu une centaine d'arrestations.

Les Romains vont-ils continuer le mouvement ou se rendormir le ventre vide ?

Peuh ! Ils semblent plus décidés à se rendormir qu'à autre chose.

En effet, voici que leur gouvernaille vient d'accoucher d'une famineuse crapulerie, et ils n'ont pas pipé mot ! Elle a fait fermer la Bourse du Travail de Rome et dissoudre une foultitude de groupements sociaux.

Les Italiens peuvent voir maintenant que la poigne d'un Rudini vaut celle de l'ex bombe Crispi; les deux charognards se valent !

Pour ce qui est d'Umberto, il est aussi tanant que notre Félisque, sans pourtant avoir jamais été tanneur.

Les sociaux reçoivent donc des coups de pied dans le cul.

A qui la faute ?

A eux, et rien qu'à eux, nom de dieu !

Ils ont laissé défiler, sans la saisir par la tignasse, l'occasion révolutionnaire. Ils en subissent aujourd'hui les conséquences.

S'ils étaient seuls à en pâtir, y aurait fichtre pas à les plaindre ! Malheureusement, à côté d'eux, y a le popolo qui trinque, — par leur faute.

A la fin de 1893, lors de l'insurrection de Sicile et de Massa-Carare, les collectos prêchèrent le calme, serinant que le moment n'était pas opportun.

Les anarchos, et aussi de simples républicains, furent paralysés dans leur action par la jean-foutrierie des sociaux légalitaires, et la révolte ne s'éparilla pas aux quatre coins du patelin, ce qui eût empêché Crispi de concentrer les troupes sur la Sicile et Massa-Carare.

L'insurrection fut vaincue !

—o—

Plus tard, quand Crispi réclama des lois scélérates, il n'eût qu'à affirmer qu'il en userait uniquement contre les anarchos pour obtenir la neutralité des bouffe-galette sociaux.

Et la conséquence ne se fit pas attendre : des milliers et des milliers de gas d'attaque furent, à propos de bottes, — et souvent sans propos de bottes ! — parqués dans les îles, au domicile forcé.

De la sorte, l'an dernier, quand les femmes prenaient les trains d'assaut, quand les troubades refusaient de partir pour l'Abyssinie, l'Italie était purgée des gas énergiques, capables de foutre leur grain de sel dans le grabuge inconscient du popolo.

La génération révolutionnaire qui aurait pu profiter de l'occasion était toute déportée, emprisonnée ou en exil.

Il ne restait que les fausses couches socialistes qui continuèrent à ne pas bouger.

Et ce qui arrive maintenant est la résultante de cette triste situation : quand la gouvernance a vu que l'esprit de révolte était endormi elle n'a pas eu d'hésitation, — elle a osé toutes sortes de crapuleries.

Et ce n'est foutre pas fini ! Elle serrera la vis plus encore qu'elle ne l'a fait.

Pourquoi se généralise-t-elle ? Personne ne rouspète !

Il en sera ainsi jusqu'au jour — que je souhaite proche — où une nouvelle génération révolutionnaire aura germé sur le fumier actuel.

Espérons que ça ne tardera pas et que cette couche-là ne sera pas un ramassis de fausses couches du calibre des sociaux pisse-froid.

La Sergocratie

Engoncez dans la tunique d'un sergot une belle moule d'homme, pas méchant pour deux sous, fourrez-lui des bottes aux pattes et mettez-le mijoter dans les melonnières baptisées « Postes de police ».

Grâce aux excitations des chefs, aux asticotages de la pestaille qui le frôle, grâce aussi à l'influence du milieu, je ne donne pas quinze jours à votre moineau pour qu'il devienne méconnaissable : cette bonne couille d'homme sera en passe de muer en brute ! Il serrera les poings d'une façon tellement spéciale que, prudemment, vous mettrez vos abattis à l'abri.

C'est forcé, nom de dieu !

Avant qu'il fut enrôlé, un flicard n'était pas plus muflé que le commun des mortels. Bien mieux, la plupart d'entre eux n'ont choisi ce métier que faute d'autre.

Mais, va te faire foutre ! Une fois dans la corporation, les nouveaux ont vite fait de se modeler sur les anciens.

Comment diantre en serait-il autrement ? Les chefs ne les gobent qu'en raison de leur vacherie !

Puis, ce qui n'est pas fait pour les adoucir, c'est que les gros colliers les tiennent pour plus infailibles que le pape.

Tout ce que fait un sergot est bien ! Tout ce qu'il dit est vrai !

Et on arrive à ceci : un pauvre bougre qui ne tremblerait pas devant un ministre ou un général, serrera les fesses s'il se trouve à portée d'un fic.

Nous patageons en pleine sergocratie.

On l'a vu encore ces jours derniers : le préfet de police ayant trouvé bon de féliciter les sergots qui dégainèrent le soir de la manifestation à l'ambassade d'Espagne, et de leur graisser la patte pour les encourager à repiquer au truc, — la brutalité de la ficaille est devenue du délire !

L'autre soir, plusieurs prolos sortaient d'un bal qui perche passage d'Allemagne. Voilà qu'une horde de sergots leur tombent sur le poil et — sans plus — foutent sabre au vent !

Le populo, indigné, s'est attroupe, commençant à huer les brutes lépiniennes et il allait finir par intervenir quand du renfort est arrivé aux porte-bottes.

Alors, le populo moussa de colère ! Et ça devint, quasiment, une bataille rangée. La ficaille dégaina, chargea et réussit à refouler les bons bougres. Le malheur est que les sales brutes ont réussi à faire deux prisonniers qu'ils ont trimballés au poste.

Ce que les pauvres types ont dû passer à tabac !

Et, tonnerre du diable, ce n'est pas qu'à Paris que les poulards se paient toutes les crapuleries qui passent dans leur boussole désorientée.

En province, c'est kif-kif bourriquot !

Et foutre, le populo leur rend la monnaie de leur pièce en les détestant crânement et en le leur prouvant sur le râble, — quand il y a mèche.

A Toulon, il y a quelques jours, à la suite de chicanes, deux nigaudins s'attrapaient aux cheveux.

Comme s'il n'y avait rien de mieux à faire que de se foutre des coups entre prolos !... Cré couillons !

Toutellement, la ficaille intervint et, au lieu de séparer simplement les batailleurs et de les renvoyer ensuite dos à dos, elle a voulu les foutre au bloc.

Les bourriques n'ayant pu en chopper qu'un sur deux l'ont fait conduire au poste par des marsouins.

Quand le populo a vu de quoi il retournait il a mis son grain de sel dans la bagarre : avec un galbe épatant, une chîce de bons bougres sont tombés sur le casquin des sergots et leur ont botté le cul d'importance.

Du renfort est arrivé aux poulards, bougrement à propos : une kyrielle de pandores se sont interposés et ont fait reculer les rouspéteurs.

Après quoi, les policiers ont battu en retraite, toujours suivis par le populo faisant un charivari monstre.

Par exemple, où les bons bougres n'ont pas eu le nez creux, c'est quand ils sont arrivés au poste de police ; plusieurs y ont pénétré sans précautions et se sont laissés faire prisonniers : la rousse a bouclé la lourde et a laissé brailler le populo.

Ça, nom de dieu, c'est un manque de tactique ! Si les gas avaient la coutume de ne pas endurer avec autant de patience la vacherie des poulards, ils seraient moins naïfs et ne tomberaient pas dans un piège aussi grossier.

Ils n'ont foutre pas eu tort de pousser une pointe jusqu'au bureau où la police distribue les tabacs ! Mais au moins, ils devaient prendre leurs précautions et ouvrir l'œil afin que personne ne ferme la porte.

Enfin, il faut que le populo refasse son apprentissage !

Eh oui, je dis « refaire » et je dis bien ! N'avons-nous pas oublié toutes les traditions révolutionnaires ?



LES SYNDICALES DE CULS-TERREUX

Malgré que bon nombre de copains n'aient pas les Syndicats à la bonne et ne voient en eux que des parlottes et des couveuses de candidatures, il faut cependant reconnaître qu'ils ont été d'une grande utilité pour la guerre journalière contre les empiétements du patronat. Sans la grève, l'entente, l'association, si on avait laissé fonctionner sans anicroche cette fameuse « loi des salaires », lesdits salaires auraient dégringolé bien bas.

D'autre part, malgré les mamours que leur fit au début, le pouvoir, par l'entremise des barberettistes, malgré l'ingérence des politiciens sociaux, malgré l'indifférence et même l'hostilité des anarchistes qui ne voulaient rien savoir du groupement professionnel, les corporations s'émancipent aujourd'hui et tournent le dos aux coureurs de candidature. Les congrès de Londres et de Tours nous ont prouvé qu'ils ont soupé de la fiole des politiciens.

Pour mettre le campluchard au diapason du prolo des villes, il serait donc bon de fonder des syndicales, mais des syndicales de vrais culs-terreux. Il faudrait éliminer absolument de ces associations les fonctionnaires et les richards. Valets de ferme, journaliers, métayers, fermiers, paysans cultivateurs, tous miséreux, tous dans une situation précaire, forment un assez important contingent sans qu'on ait recours aux feignasses à patte blanche.

Je sais bien qu'il y a la loi, cette fameuse loi de 1881, sur les Syndicats — contre les Syndicats pour mieux dire — car toute loi est une atteinte à la liberté et pour les syndicats c'est, comme le disait le journaliste Girardin, pour la presse : la meilleure loi c'est de n'en pas faire du tout.

La loi, avec ses formalités, est une sacrée entrave. Mais, en manœuvrant en pénards, y a mèche tout de même de filer sans faux pas et sans culbute — le pouvoir n'y verra que du bleu.

Un groupement libre, un groupement d'égaux, où tous partagent les responsabilités et les avantages, d'où est bannie la putain d'autorité — où les fonctions strictement nécessaires, telles que secrétaire, trésorier ne dégèrent pas en maîtrise, — voilà ce que doit être une syndicale de pétroquins.

Il va sans dire que la première besogne, — celle qui ralliera indistinctement tous les types, — c'est l'aide mutuelle, l'élargissement quotidien du bien-être. Groupant les commandes, évitant les grands frais, le syndicat diminue les charges de chacun et l'habitude à se sentir les coudes et la solidarité germe au lieu et place de la méfiance réciproque.

C'est ainsi que le syndicat peut très bien faire ce que le programme socialiste veut faire faire à la municipalité. Les galbeuses mécani-

ques peuvent être achetées par les gas en chœur, — tandis que, seuls, chacun pris à part, les pauvres décrocheraient plutôt la lune que de trouver les picaillons nécessaires.

Aux chouettes machines qui abrègent la peine, joignez les semences de choix, avec les engrais chimiques qui fertisent et décuplent le rendement.

C'est pas seulement pour l'achat des machines, des graines et des engrais que l'association peut rendre de réels services, — elle en peut rendre aussi pour la vente des produits.

Les intermédiaires aux pattes croches disparaissent, l'usure fait moins de ravages et on sent plus forts ; ainsi appuyés par des camarades, on est plus crâne et on ose mieux lever la tête.

—o—

Admettons un moment que le programme des sociaux à faux-bec soit réalisé. La municipalité ayant vaincu les résistances du pouvoir central, a acheté machines, engrais, semences, et elle donne le tout au prix de revient. Qui paie l'impôt ? sommes nous libres vis-à-vis de la gouvernance ?

Foutre pas, nous nous laissons fiche de plus en plus le grappin sur les épaules. Tandis qu'en agissant nous-mêmes, nous payons il est vrai une cotisation, mais c'est une raison de plus pour refuser l'impôt aux larbins de l'Etat.

Par le seul fait que nous nous groupons sur un pied d'égalité avec d'autres camarades, nous faisons acte de souveraineté individuelle et effective. Nous occupant nous-mêmes de nos affaires nous préparons la Commune de demain, — Commune sans maire et sans conseil — où chacun mettra la main à la pâte et aura voix au chapitre et où la propriété universelle sera le complément de l'universelle administration.

Nous tenant sur la défensive, vis-à-vis des industriels qui nous chapardent, pour la vente de la moindre bricole, au moins autant qu'ils chapardent à l'ouvrier qui la produit, il coule de source que nous devons agir de pareil au même avec l'Etat. Donc, il nous faut rifer ses prétendus services selon leurs justes mérites, — et comme les services qu'il nous rend sont bougrement maigres, nous devons journalièrement lui rogner les griffes en attendant de le foutre radicalement au rancard.

Aujourd'hui, toute la vie publique consiste à foutre de temps en temps dans l'urne un carré de papier ; on n'est souverain, par intermittence, que pour se dessaisir de cette souveraineté dans les pattes du premier couillon venu. Avec les syndicales ce ne serait plus ça ; le syndicat veillerait constamment au grain, s'occuperait aussi activement que directement de tous les besoins, de tous les intérêts de la commune et, par une agitation incessante, il forcerait la main aux municipalités.

Il reprendrait l'œuvre, à peine ébauchée par les clubs de 1848 et, en même temps qu'un centre d'action et d'agitation, ce serait une école mutuelle.

—o—

Il est évident qu'avec ce système, la vie publique aurait un attrait qu'elle n'a pas maintenant où chaque type, courbé sur le dur labeur, n'a aucune confiance en son voisin.

La confiance réciproque, la solidarité ne seraient pas un vain mot. Petit à petit on s'habituerait à faire soi-même ses affaires, à ne pas s'en désintéresser. Ce serait, en quelque sorte, l'apprentissage de la société anarchiste où, gouvernants et capitalistes ayant fait la culbute, chacun travaillera pour tous et tous pour chacun.

—o—

A l'utilité incontestable qu'ont les syndicats et les fédérations dans la lutte quotidienne des revendications immédiates, se joint ceci : c'est qu'ils sont l'embryon du monde futur — ce qui doit remplacer, dans la possession et l'administration des richesses sociales le capital et l'Etat.

Oui, viédaze, avant toute chose l'anarchie sera une fédération libre de groupes consommateurs et producteurs.

Je sais foutre bien que l'on se groupera pour autre chose, mais il n'est pas moins vrai que ces groupements seront les premiers à marcher.

Or, puisqu'on chemine vers le communisme et l'anarchie, il ne serait peut-être pas trop mal de s'y préparer d'ores et déjà, afin que le coup de tréfalgar ne nous prenne pas au dépourvu.

Le père Barbassou.

A COUPS DE TRANCHET

Vive la Pologne! — Cette gueulerie n'est plus de saison en France. Goldsberg vient d'en faire l'expérience : il y a une quinzaine, à la sortie d'une réunion, salle du Commerce, faubourg du Temple, il était arrêté, en sa qualité de Polonais.

(C'était l'expulsion en perspective!

Mais, au lieu de l'embarquer illico, on l'a laissé mijoter au Dépôt, pendant une dizaine de jours, — histoire de le torturer un brin.

Manigance guesdiste. — Les bons bougres se souviennent qu'au Congrès de Londres le collecto Dormoy, maire de Montluçon, essaya de barboter les paperasses de la section française et en fut empêché par un marron que Guérard lui appliqua sur le gniass.

Pourquoi cette tentative de filouterie ?

On le sait enfin!

Le birbe craignait qu'on ne s'aperçoive que ses mandats ne valaient pas tripette.

Un bon bougre, qui a le tort d'être un peu naïf et d'avoir cru (et peut-être de croire encore) que les guesdistes ont autre chose que de l'ambition dans le ventre, le citoyen Deforge, secrétaire de la section du syndicat des chemins de fer de Cosne-sur-Loire a avoué que, sur la demande de Dormoy, il lui a fabriqué deux mandats en blanc, un pour le Congrès de Lille et l'autre pour le Congrès de Londres, et cela sans consulter le groupe.

Je serais bougrement curieux de savoir ce que pense de cela le baveux bordelais, Lavigne?

Et, par la même occasion, il pourrait calculer le prix de revient de pareils mandats. Sûrement, pour 25 sous, on peut avoir près d'une douzaine de mandats à la Dormoy.

Quels saltimbanques!

CHOUETTES RÉUNIONS

Paris. — Toute cette semaine y a eu réunions sur réunions; dans toutes, les malédictions se sont élevées virulentes contre les monstres d'Espagne.

Samedi, c'est au Trianon, à Montmartre, qu'a eu lieu un grand meeting auquel assistaient 3,000 personnes.

La réunion s'est dévidée sans arias : Faure, Malato, Buteaud, Prost, Giraud et une kyrielle d'autres copains ont pris la parole, clamant leur mépris et leur haine pour les chameautes, aussi bien pour ceux d'Espagne que pour les jean-foutre de France, qui, actuellement, se montrent d'un dégueulasse pyramidal.

La sortie s'est effectuée dans un calme parfait.

Ce n'est pourtant pas faute de provocations policières : toute la pestaille de Paris avait été mobilisée pour la circonstance! Le collège Rollin avait été farci de cipaux; y en avait deux bataillons, prêts à charger le populo à la moindre anicroche. D'autre part, le boulevard était noir de sergots, avec Lépine, Puybaraud et un quarteron de quarts d'œil à leur tête.

Et tout ça, pour éviter que les bons bougres n'aient envie d'aller faire une nouvelle balade à l'Ambassade d'Espagne.

Ce soir-là, y avait gueuleton monstre à l'Ambassade, donné, très probablement, en l'honneur de la presse française qui, cette semaine, s'est dévoilée encore plus infecte que d'habitude, en publiant tous les mensonges que les grosses légumes d'Espagne lui ont fournis... avec galette à la clé.

Ah foutre, ce soir-là, il eût été cotonneux d'aller renifler l'odeur des cuisines de l'Ambassade d'Espagne : toutes les rues y aboutissant étaient barrées par des bandes de sergots.

—o—

Le mouchard Alibert, qui assistait à la réunion, ayant été reconnu, a été déporté, — c'est pour le moins la cinquantième fois que pareil avaro lui arrive.

Et il n'en a pas été quitte à si bon compte! Pour se remettre d'aplomb il était entré chez un bistrot; un bon fiou l'y dégotte et va s'asseoir en face de lui.

— Un café, et servez chaud, bien chaud! gueule le nouveau venu.

Puis, les poings fermés, il se met à agoniser de sottises le fameux Alibert, lui en servant de vertes et de pas mûres.

— Je ne sais foutre pas ce qui me retient de te bourrer le nez?... au fait, tiens, empogne!...

Et, ce disant, le gas attrapait son verre et

aspergeait la gueule d'Alibert avec son café bouillant.

— Nom de dieu, a conclu le gas, ça ne me coûte que six sous, c'est pas cher!...

Quant au mouchard, il n'a pas bronché et s'est philosophiquement essuyé la hure. Mais il n'avait pas fini d'en endurer!

Voilà qu'un consommateur, un bon bougre très pacifique, s'amène et, reconnaissant le mouchard, il s'exclame : « Alibert de la Haute-Cour!... » En même temps, il levait sa canne et la laissait retomber sur le caillou du policier, — qui a eu de la veine d'avoir sur sa cafetière un solide tuyau de poêle!

—o—

Lundi soir, c'est au salon du Printemps, boulevard Picpus qu'a eu lieu la réunion.

Les camarades Buteaud, Faure, Giraud ont été rudement applaudis.

Après eux, Stroobant, — un broussiste en train de muer en papillon, — s'est fendu d'un discours qu'on peut quasiment qualifier d'anarcho. Entre autres choses, il a déclaré que si les électeurs étaient assez cruches pour l'envoyer à la Volière Municipale, il ne leur devrait qu'une reconnaissance, — celle du ventre!

Quand il a eu fini, plusieurs bons fioux, approuvant son jaspinage, lui ayant demandé quelques explications, Stroobant ne leur a pas maché ses paroles et a formellement clamé qu'il a plein le dos des politiciens.

Bravo, Stroobant! Continue,.... et change pas de main.

La réunion s'est terminée sans que le quart-d'œil qui s'était mis à l'affût, voulant utiliser le plus léger brouhaha pour la dissoudre, ait pu troubler l'ordre.

La sortie s'est effectuée au milieu de hordes de sergots. Ne voulant pas rentrer bredouilles, les policiers ont profité de ce qu'un jeune fiston, Roger Sadrin, était un peu à l'écart pour lui sauter sur le râble et le fiche en état d'arrestation.

Qu'a-t-on à lui reprocher ?

Il n'est pas espagnol!

A Reims, bonne propagande samedi à la salle du Cruchon d'Or.

Le seul inconvénient de la réunion a été la petitesse de la salle : les copains y étaient empilés, kif kif des sardines en baril.

Le camarade Philippe a exposé les faits immondes qui viennent de se dérouler en Espagne et a blâmé énergiquement l'attitude des gouvernants français qui, se disant les continuateurs de la révolution, laissent assassiner leurs compatriotes sans mot dire.

Ensuite, le camarade Bertrand fait le procès de la société actuelle aux applaudissements de tous. Pour conclure, Philippe reprend la parole et montre que la révolution est inévitable et que c'est de ce chambardement seul que sortira la vraie liberté et la sécurité pour tous les humains. Ce sera l'anarchie!

A Amiens, samedi soir, à la salle de l'Alcazar, a eu lieu une réunion de protestation contre les horreurs d'Espagne.

Dans la salle on se montre des hures de roussins qui, adossés au mur, y forment un sale chapelet.

Et ce n'est pas tout : la préfectance avait bien fait les choses! Elle avait réquisitionné le ban et l'arrière ban de la police amiénoise pour en fourrer dans tous les coins : y en avait dans la buvette, y en avait plein une salle à côté, y en avait dans la rue... y a qu'au fond des chiottes que le préfet avait oublié d'en fourrer, — il a eu tort!

Buteaud et Tortelier ont pris la parole et leurs pallas ont été rudement gobés. Ils ont raconté les monstruosité qui se passent à Montjuich, et ça, dans un langage simple et énergique. Puis, comme il y avait pas mal de sociaux autoritaires dans la salle, ils ont montré que le guesdisme ne fait qu'enervier le populo, le châtrer de toute volenté avec sa folie de la conquête des pouvoirs publics. A cette conception mabouliste ils ont opposé le communisme libertaire qui éveille les initiatives et donne à chacun la conscience de sa valeur d'homme.

Pas un collecto n'a pipé mot!

A l'ouverture de la séance, le copain Morel a chiquement croisé la presse républicaine amiénoise, lui faisant honte d'être restée indifférente à cette résurrection de l'Inquisition.

Un reporter d'un de ces organes a répondu que ce qui se passe à l'étranger ne regarde pas les français.

Illico, de tous les points de la salle ont fusé

des exclamations interrogatives : « Et la Russie ? Et le tsar ?... »

Plus embêté qu'un éléphant qui aurait sa trompe en tire-bouchon, le reporter s'est assis et a ruminé... A la fin de la réunion il a demandé la parole pour donner le résultat de sa ruminade.

Et foutre, ça a été à son avantage ! Il a reconnu que Morel a eu raison de soulever cet incident ; pour son compte il déclare respecter toutes les opinions. Après quoi, il proteste énergiquement contre les tortures et l'on sent que cet homme, rédacteur au *Mémorial*, est anarcho de tempérament. Qu'il vienne à perdre sa place et y a bougrement de chances pour qu'il le devienne de fait. Aussi, il a été très applaudi.

Après la réunion, les copains, au nombre d'une soixantaine, se sont tassés chez un bistrot et ont poussé une série de chansons galbeuses.

Mauvaise soirée pour les bourgeois — et aussi pour les sociaux à la manque ! En effet, un certain nombre de bons bougres ont profité de l'occasion pour déclarer qu'ils ont soupé de la politiaillerie socialarde et qu'ils vont désormais marcher pour la Sociale libertaire.

A Chalon-sur-Saône, la conférence de la salle du Colisée a été très chouette.

Un camaro a raconté par le menu toutes les abominations de la torture en Espagne et, pour conclure, il a gentiment croisé les journalistes qu'il qualifie de bonnes à tout faire des capitales. Ils sont payés pour abrutir le populo, pour soutenir n'importe quel gouvernement, qu'il soit calotin ou républicain ; au besoin ils lècheraient le derrière au pape.

Divers orateurs prennent ensuite la parole et la réunion finit sur une huée générale aux bandits d'Espagne, et aussi de France!

A la Verrerie ouvrière

Les administrateurs de cette usine ont de drôles de procédés : quand les prolos d'Albi, au nom des groupes et des syndicats, voudraient causer avec eux, les gros messieurs de la Verrerie les envoyèrent paître.

Or, voici que ces types, invisibles et muets, quand il s'agissait de s'aboucher avec des bons bougres, s'amadouent pour causer avec des bourgeois. Le directeur de la Verrerie, Charpentier, a débougulé un tas de ragougnasses à un journaliste de la *Dépêche*, quotidien radical de Toulouse.

La *Petite Rép* qui n'avait pas pipé mot du scandale de la Verrerie a vite pris des ciseaux et publié la tartine de la *Dépêche*, — ramassée de faussetés.

Ces manigances, tout plein bourgeoises, ne sont pas pour ramener aux administrateurs de la Verrerie l'estime des bons bougres qui ont deux liards de jugeotte.

—o—

J'ai affirmé que Baudot est le vibrion désorganisateur de la Verrerie. C'est aussi l'avis d'Hamelin (le *surveilleur* des anarchos) qui a formellement déclaré que « S'IL Y AVAIT EU DEUX « BAUDOT A ALBI IL AURAIT MAL AUGURÉ DE LA « VERRERIE. »

Voici la dernière saloperie de ce moineau : il a fait courir le bruit que ceux qui ont signé la protestation contre la mise à pied des camarades, parue dans le *Père Peinard*, sont signalés et, s'ils ne protestent pas, seront surveillés par la police comme anarchistes.

Vous voyez d'ici le coup d'intimidation!

Il y a quelques braves fioux qui, pleins de franchise, n'imaginent pas de duplicité chez les autres, ils ont coupé dans les racontars de Baudot et, à point nommé, il s'est trouvé une feuille de papier, avec *entête du syndicat* pour recueillir des signatures de dénégation.

Turellement, Baudot choisit des têtes ; le papier n'a pas été présenté à tous.

Je ne sais foutre pas de quelle épithète baptiser de si jésuitiques manœuvres.

Y a qu'un guesdiste capable de ça!

—o—

Malgré toutes les tentatives d'étouffement, la lumière finira par se faire et tous les conscients verront que c'est pour leur opinion, — et rien que pour leur opinion, — que les quatre camarades ont été flanqués hors de la Verrerie.

Les chefs de la Verrerie sentent d'ailleurs combien leur situation est fautive : ils viennent d'annoncer que le vieux règlement va être

mis au rancard et remplacé par un nouveau où ne seront stipulés, ni amendes, ni mises à pied.

C'est une reculade!
Et c'est avouer que les camarades renvoyés ont eu raison de protester.

EMILE POUGET



Dégoutation

Rouen — Ya déjà quelque temps, le Père Peinard appliquait un coup de tire-pied sur les fesses d'un charognard de directeur des chantiers de Normandie.

Le sale bougre que les prolos ont baptisé Bidel n'a pas pu digérer ça. Voici qu'il fait des pieds et des pattes pour dégoutter celui qui m'a envoyé le tuyau en question.

Pour ça, il s'est adjoint un flaire-fesse de petit employé, lequel, dans son rôle de mouchard, frétille comme une anguille dans la vase.

Et ça le botte, le salopiau, de faire la mouche!

Il se démène tant et plus, va boulotter dans les gargotes où bouffent les prolos, tend les esgourdes aux conversations et, fidèlement, rapporte tout à monsieur Bidel.

Outre ça, le dégoutant est plus cramponnant qu'un morpion. Quelques bons fieux ont eu beau lui faire des mistouffles afin de le faire décaniller ailleurs, le mossieu ne veut pas foutre son camp.

A la gargote, on lui a donné à bouffer du blanc d'Espagne, on a collé de la craie dans son bricheton, — rien n'y a fait!

Il a pourtant pas bété d'intérêts à jouer ce rôle de policier: avec ses huit ronds de l'heure, s'il avait autre chose que de la bouse de vache dans la caboche, il ne s'abaisserait pas à cette vilaine besogne.

Charivari aux guesdistes

Lyon. — Une trinité guesdiste devait conférer à la Croix-Rousse, samedi. Guesde, le Mahomet de Roubaix, ayant posé un lapin aux auditeurs, ceux-ci ont dû se contenter avec Gérard-Richard et Gabriel Deville.

De leurs jaspinages, peu à dire: la girouette Gabriel a rasé son monde dans les grands prix; il a débité des bouillottes en réponse à un opportuniste, Deschanel, qui, il y a trois semaines, alla débâgouler à Carmaux.

C'était un peu du réchauffé! D'autant plus que, le Deschanel étant absent, la Girouette aurait pu triompher aussi facilement que Deschanel triompha à Carmaux, si le populo n'avait pas les renégats dans le nez. Aussi Deville-Girouette a-t-il été conspué de riche façon.

Ensuite, Bonnard, le député de la Guillotière a tenu le crachoir. C'est un blanquo qui ne perd jamais une occasion de déclarer qu'il n'y a rien à foutre à l'Aquarium et qu'il faut fiche le parlementarisme au rancard. Il l'a affirmé de nouveau.

Celui-là, les bons bougres, c'est pas un bouffe-galette ordinaire!

Et ne croyez pas l'embarrasser en lui demandant ce qu'il fout au Marais-Bourbeux. Il vous répondra gentiment « qu'il n'y fait rien, qu'il y va le moins souvent possible et qu'on ne l'y rencontre guère que les jours de sainte-touche. S'il est député c'est simplement pour éviter qu'un plus mauvais que lui ait sa place.... »

A vue de nez, ça semble une attitude et ça n'en est pas une: ce n'est ni chair ni poisson, ni chèvre ni chou.

Quoique ça, un député comme Bonnard n'est pas inutile, — ne serait-ce que pour éviter l'élection d'anti-parlementaires. Il est lui, ce qu'on pourrait qualifier « un député anti-parlementaire. »

Et il est aussi impuissant que les autres!
Donc, y a rien à foutre à l'Aquarium, — ni sous une forme, ni sous une autre!

Mais fichtre, nous voici loin de la réunion guesdiste; j'y reviens pour dire aux copains comment elle a fini, — avec du boucan!

La réunion étant contradictoire un anarcho a voulu prendre la parole et les guesdistes ont braillé pire qu'un régiment de corbeaux.

Infernal vautour!

Nevers. — Habituellement, en place de cœur, les richards ont une pile d'écus; or, c'est pour

le moins un coffre-fort qu'a, au-dessus des tripes, le vautour dont je jaspine la dernière salauderie.

Cet animal, qui a une turne dans le quartier Saint Antoine, — probablement parce qu'il est proche parent du saint en question, — vient de foutre à la rue un de ses locatos, père de cinq gosses et actuellement sans turbin.

Quand j'aurai ajouté que le probioc en question a quelque chose comme un demi-million de fortune, les bons bougres seront fixés.

Et si je leur demande comment s'appelle une expulsion pareille, je suis sûr de la réponse:

Tous en chœur répondront: « C'est un assassinat! »

Chouette résultat!

Nouzon. — Mille dieux, savez-vous bien, les camaros, que je suis bougrement content!

Et y a de quoi, foutre!

Vous avez tous lus le léger coup de tire-pied que, la semaine dernière, j'ai administré à monsieur le mère de Nouzon?

Eh bien, ça a eu un effet bœuf!

Les rues du patelin qui, auparavant, étaient aussi sales que la conscience d'un ministre sont depuis lors d'une propreté réjouissante.

Les bons bougres rigolent!

Par contre, les grands pontifes renaudent salement.

De ça, je m'en fous!

Mauvais Exemple

Rive-de-Gier. — L'autoritarisme des sociaux à la manque de la Verrerie Ouvrière porte ses fruits.

Il y a quelques jours, un ouvrier verrier se plaignait à son singe qui lui avait collé huit jours de mise à pied pour le punir d'avoir jassé contre le garde-chiourme de l'usine.

— A la Verrerie Ouvrière on ne vous aurait pas mis aux arrêts de huit jours, on vous aurait foutu à la porte. Donc, ne vous plaignez pas!

Le prolo a baissé le nez et serré les poings, sans savoir quoi répondre.

Et foutre, ce n'est pas la dernière fois que les charognards emploieront cet argument pour clore le bec à leurs prolos.

Ça va devenir la rengaine à la mode! A propos de bottes, tous les capitalistes vont se mettre à seriner à leurs ouvriers: « De quoi vous plaignez-vous?... A la Verrerie Ouvrière c'est bien pire! »

Exploitation dégueulasse

Imphy — Quel sacré baigne que l'usine de ce patelin! Il ne fait vraiment pas bon y turbiner.

Non seulement il faut courber l'échine sous les exigences du directeur, mais en plus, il faut se laisser embrener par le raticion qui fait la pluie et le beau temps dans la baraque.

Et foutre, le plus souvent, c'est la pluie qu'il amène, le sale frocard!

La semaine dernière encore, trois prolos ont été fichés à pied pour des couillonnades infimes. Or, ce n'est pas chose rare! Constamment des bons bougres sont mis à pied ou encaissent des amendes, pour des blagues de rien.

Et les pauvres fieux se considèrent comme bidards de s'en tirer à si bon compte et de n'être pas fichés à la porte!

Aussi, foutre, ce n'est pas sans groumer que les turbineurs patientent: le joug leur pèse et quand ils verront que la Sociale a du vent dans les voiles, ils ne seront pas les derniers à aller de l'avant.

Retour à la Féodalité

Angers. — Les pauvres gobeurs angevins qui s'imaginent que les droits féodaux de cuissage et de jambage sont des horreurs de l'ancien régime, n'ont qu'à pousser une pointe jusque chez monsieur Hamard, le grand fabricant de chaussures, pour se convaincre qu'ils se foutent le doigt dans l'œil.

Y a là, entre autres, un sale mufle de contre-coup qui pratique ces fameux droits avec un sacré aplomb; quand la frimousse d'une ouvrière le botte il faut que la petite y passe ou alors, c'est la porte!

Notons en passant que le salaire varie entre vingt et vingt-cinq sous par jour.

Le contre-vache en question a eu affaire avec de bonnes bougresses qui l'ont remis comme il faut, — c'est-à-dire comme un vrai saligaud. Et, naturellement, ce porc les a fait fiche à la porte.

Monsieur Hamard qui se dit le père de ses ouvriers a probablement envie de devenir leur grand-père.



En Hollande, l'agitation anarchiste va d'un joli train.

Les sociaux à la manque ne sont plus, dans ce patelin, que trois pelés et la moitié d'un galet; et encore, pour qu'ils existent, il faut que leurs copains, les collectos d'Allemagne, leur envoient continuellement de la galette.

Au retour du congrès de Londres, à Amsterdam, Domela Nieuwenhuis et les autres camarades rendirent compte au populo de ce qui s'y était passé. Les sociaux parlementaires s'abritèrent derrière leur dèche pour ne pas organiser de réunion.

Alors, les anarchos leur dirent ceci: « Puisque vous n'avez pas de galette pour louer une salle, on va vous prêter la nôtre à l'œil; nous ferons tous les frais de la réunion, qui sera organisée en votre nom et où vous pourrez dire tout ce que vous voudrez. »

Les parlementaires acceptèrent.

Mais, va te faire foutre! au jour convenu ils oublièrent de venir.

Inutile d'ajouter que s'ils avaient eu de bons arguments dans leur sac à malices, ils ne seraient pas restés invisibles.

Les anarchos l'eurent belle pour foutre leur mauvaise foi en lumière!

Il y a une dizaine de jours a eu lieu à Amsterdam le congrès annuel des socialistes révolutionnaires, — autrement dit les libertaires. Cinquante-trois sections avaient envoyé soixante et onze délégués.

Il a été décidé que, tous les trois mois, un numéro du *Recht voor Allen* sera exclusivement consacré à la propagande dans les campagnes, puis on a décidé l'impression de divers pamphlets de propagande.

Ensuite, par 62 voix contre 4, il a été résolu de ne plus prendre part aux congrès internationaux d'où seront exclus les anarchistes.

On a aussi émis l'idée de créer des sections pour militaires dans les villes de garnison, mais on a dû y renoncer, à cause des difficultés d'une pareille tentative. Par contre, une motion a été adoptée, qui approuve la *résistance passive* au service militaire, selon la méthode de van der Veer, le garde civique de Middelbourg, prônée par Tolstoï.

Voilà qui n'est foutre pas bête! Avec la *résistance passive* y a même d'enquiquiner salement les jean-foutre de la haute.

Où n'a pas l'air de s'en douter en France.

Espérons que ça viendra!

ENTRE PAYSANS

Une des meilleures brochures de propagande est *Entre Paysans*. Son élog n'est plus à faire. Beaucoup de camarades la demandent en vain car tous les anciens tirages sont épuisés.

Nous en préparons une nouvelle édition qui paraîtra d'ici peu.

Mais, comme *Entre Paysans* est une brochure assez volumineuse — 64 pages — il est indispensable de la tirer à un très grand nombre d'exemplaires pour parvenir à couvrir les frais.

Pour faciliter sa publication, appel est fait à l'initiative des camarades qui, à différentes reprises ont réclamé des *Entre Paysans*, afin qu'ils souscrivent, dès maintenant, le plus grand nombre d'exemplaires que leurs ressources leur permettront, aux prix suivants:

1 exempl.	0 fr. 10	franco	0 fr. 15
10	—	—	1 fr. 25
100	—	—	7 fr.
500	—	—	30 fr. »

On souscrit aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville, Montmartre, Paris.

LA CLAMEUR

Il y a près de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau; on est tous d'accord là dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser: il nous faut patienter!

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*.

Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commande simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoi que cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque *bon* donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le *bon d'abonnement* est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le *bon* complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les *bons d'abonnement* sont réunis en carnets de quatre ou cinq *bons* que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le *bon* entier ; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occuperont de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des *bons* : ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

—0—

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite réconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent... en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET.

F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.

E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Communications

Paris. Le Monde Nouveau, groupe d'études, se réunit le mardi, café de la Renaissance, 69, rue Blanche. Organisation d'une conférence d'Argence : le Vieux Monde.

Levallois-Perret. — Dimanche 17 janvier, réunion à 2 h. 1/2, salle Martinez, rue Dubois, près de la rue de Courcelles.

Tous les copains de Clichy sont invités. Urgence.

Saint-Denis. — Groupe d'études sociales — *l'Idée ouvrière*, réunion chez Pavoine, rue Samson, 28, tous les samedis à 8 heures 1/2.

Causeries par différents camarades. Tous les travailleurs sont cordialement invités.

Marseille. — Les camarades qui doivent faire paraître *l'Agitateur* font appel aux groupements anarchistes qui ont reçu des listes de souscription de les faire parvenir au camarade Victor Rapalle, 8, quai du Port, Bar du Gd-Orient.

Ceux qui désireraient les listes n'auront qu'à en demander, nous nous empresserons de leur en envoyer, et les prions de les faire circuler le plus et surtout le plus vite possible.

Un organe libertaire n'étant jamais de trop il ne suffit pas de le faire paraître, il faut en assurer les numéros suivants. Que les centres régionaux se concertent, qu'ils assurent une vente de 500 exemplaires, et le journal pourra être assuré. Si plusieurs villes peuvent s'entendre pour avoir leur Chronique Régionale, qu'ils nous écrivent ; de notre côté nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir de faire.

Nous comptons sur toutes les énergies morales et pécuniaires, pour l'apparition avant la fin Janvier.

Victor Rapalle.

Angers. — Soirée familiale dimanche 17 janvier à 6 heures du soir, salle Aubin, 133, rue Saumuroise.

Programme de la soirée.

6 HEURES : Chants et poésies ;

8 HEURES : Conférence par le camarade Buteaud ;

9 HEURES : Bal.

Prix d'entrée : 50 centimes. Libre pour les compagnes et les gosses.

Rouen. — Les libertaires se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2. Causerie par un camarade.

Demander le lieu de réunion au vendeur.

— Le camarade Bordenave, 42, rue Martainville, crie le canard dans les rues et porte à domicile, ainsi que toutes les publications libertaires.

Marseille. — Grande soirée familiale, organisée par les Libertaires (groupe d'étude sociale).

En faveur des Temps Nouveaux et de la campagne entreprise par le journal *Le Libertaire* au café d'Afrique, salle du premier étage, Cours Belzunce, 11.

Ordre du jour : Concert, causerie et bal.

1° — Concert avec le concours de camarades et artistes distingués. — Causerie sur la question sociale.

2° — Grand bal.

Le piano sera tenu par le camarade Buffa André.

Entrée : 50 centimes.

Romans. — Dimanche 17 courant, à 7 heures du soir, salle Galland, Hôtel de la Couronne, grande soirée familiale privée ; chants et poésies révolutionnaires.

Broussouloux étant rétabli, sa présence est assurée pour la causerie.

On peut se procurer des cartes chez Belle, cafetier, 19, quai des Luzernes, chez Pichon, cordonnier, quartier de la Pierrotte et à la porte de la salle.

Troyes. — Les camarades de Troyes organisent plusieurs meetings de protestation contre l'Inquisition en Espagne. L'un aura lieu le samedi et l'autre le dimanche, avec le concours du camarade Martinet de Troyes.

Lys-lez-Lannoy. — Les groupes et camarades qui désireraient les photographies des martyrs de Chicago et autres peuvent s'adresser chez Louis Lezy, rue de Chanzy, à Lys-lez-Lannoy. Prix : 0 fr. 75, dont une partie pour *La Clameur*.

Reims. — Samedi 16 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Vamy, rue Cérés, conférence publique et contradictoire sur la question sociale et les crimes d'Espagne.

Entrée : 15 cent. — Les dames sont admises.

Bordeaux. — *Groupe d'économie sociale.* — Il est fondé à Bordeaux un groupe spécial ayant pour but l'étude de la situation des travailleurs au triple point de vue des salaires, de l'hygiène et du nombre d'heures auquel les patrons les astreignent.

Ce groupe a aussi pour but, en s'entourant des documents nécessaires à cette œuvre et par des enquêtes sérieuses et parfois personnelles, de déterminer le plus exactement possible le nombre de prolétaires utilisés à tel ou tel métier et, par ricochet, le nombre de *Sans-Travail* que la Société actuelle par sa chaotique organisation condamne à une oisiveté non dorée et voue aux maux engendrés par la misère.

Les résultats de ces travaux seront plus tard livrés à la publicité.

Les camarades désireux de collaborer à cet utile labeur d'élucidation, de clarté sociale écriront à *Antarès*, 65, rue Leyteire, au débit de la Fraternité, ou à Antoine Antignac, 62, place du XIV Juillet, au Bouscat (Gironde).

Petite Poste

G. Cavaillon. — D. Béziers. — P. Briulles. — H. Alais. — R. Deville. — S. Roubaix. — D. F. Larbresle. — M. Oyonnax. — L. Genève. — G. et C. Marseille. — E. Montpellier. — T. Moutiers. — T. Bishop. — B. Sedan. — L. Yohoghany. — V. Couilly. — P. et V. Reims. — T. Mohon. — P. Nevers. — H. Rochefort. — B. Angers. — V. Nîmes. — G. Rouen. — B. et F. Scamon. — T. Haudrey. — M. Annecy. — M. Troyes. — L. Lannoy. — C. Arcis. — B. Nantes. — E. Epernon. — P. St Etienne. — P. St-Rémy. — R. Nouzon. — B. Salvagnac. — M. Perpignan. — N. Alais. — Reçu règlements, merci.

— L. Luri. — Reçu ta lettre ; espérons en l'avenir !

— Le camarade Laction est prié d'écrire à Prévost, 176, rue Boileau, Lyon.

— Boule quitte Annemasse ; ne plus écrire à cette adresse.

Reçu des copains de St-Nazaire, pour Broussouloux, 10 fr. 50.

POUR AIDER A LA NAISSANCE DE LA CLAMEUR : Brest, Marie Alacoque 2 fr. ; Joseph Atapoule 2 fr. ; Un boulanger 0.25 ; Sa belle-sœur 0.50 ; Sa belle-mère 0.20. — C. Le Chambon, 1 fr. — 5 fr. 95.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD. — A. Marseille, 5 fr. — A. 0.50. — T. Bishop, 1 fr. 50.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX & AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Texte. — Je vous la souhaite ! — Ruminades sur le calendrier. — Les quatre saisons. — L'alignement des mois, avec la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire. — Eclipses et marées. — C'est la ville de la Douleur, poésie d'Emile Verhaeren. — Miracles industriels. — La plainte du Bleu, avec la musique. — Binaire pour économiser 900 millions. — Le prix des bouffes-galette. — Les légendes historiques. — La chanson du gas, par le père Lapurge, avec la musique. — L'abrutisseur populaire. — Dans les Syndicales. — Chant international, par Louise Michel, paroles et musique. — Les veillées du Père Barbassou. — Au pays des Moïs.

Gravures. — Couverture illustrée en couleurs. — L'automne, l'hiver, le printemps et l'été. — C'est la ville de la Douleur. — Image pour les loupiots. — Avant l'élection : Tartempion, candidat promet la lune. — Après l'élection : comment il tient sa promesse. — En marche et à la boîte. — Le patriote et l'anarchiste (extrait de *The Journal* de New-York). — Le char de l'Etat, d'après Cynicus. — La guerre chassé l'Art et l'Industrie (extrait du journal allemand *Simplicissimus*). — Le gas. — La grande victorieuse. — Quel gros cochon ! — La remontée des mineurs, d'après Constantin Meunier, par Luce.

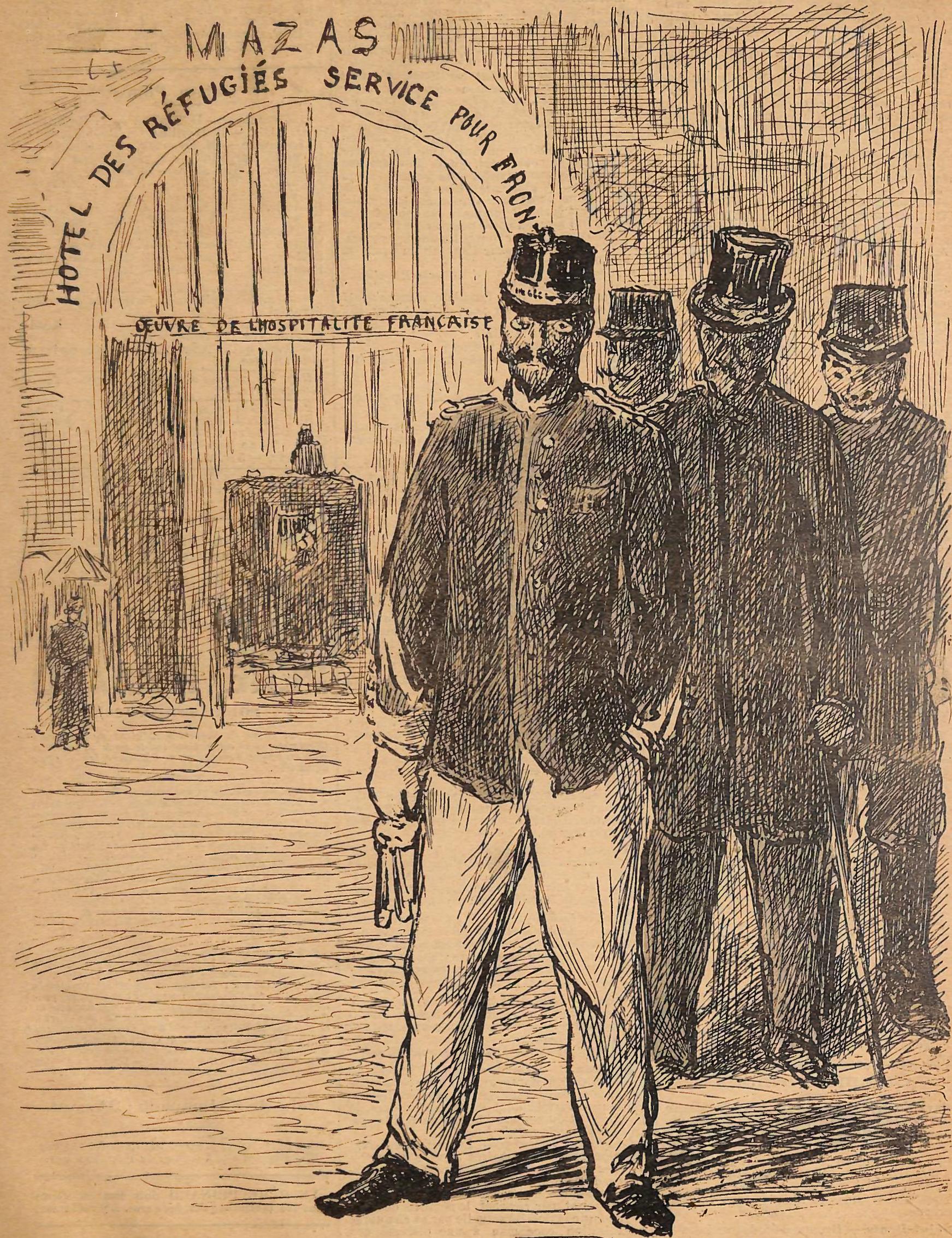
Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

Les Larbins de Canovas!



HOSPITALITÉ DE GADOUE : En place de Liberté la R. F. offre un plumard aux étrangers!